

Fiche de lecture 3

Julien Revol, DHEPS – promo 11

Mai 2019

Le sous-bois des insensés, Une traversée avec Jean Oury, un film de Martine Deyre, les Films du Tambour de soie, 2015, 89'.

Un film d'entretien

Ce film est constitué principalement de séquences d'entretien avec Jean Oury, psychiatre français qui a été un des fondateurs de la psychothérapie institutionnelle, et qui a travaillé et vécu pendant près de soixante années à la clinique de La Borde qu'il a ouvert et dirigé durant tout ce temps. Ce lieu d'expérimentation thérapeutique inspire encore aujourd'hui de nombreuses expériences dans la prise en charge de la folie et de la maladie mentale, et constitue plus largement aussi un répertoire de sens et de pratiques pour des expériences collectives, pédagogiques, et politiques.

Martine Deyre réalise ici un film épuré à partir essentiellement de la parole de Oury. La plupart des scènes se passe dans son bureau. Il est filmé de près, en particulier son visage, on voit aussi beaucoup ses mains, sa bibliothèque en arrière fond, chargée d'ouvrages et de quelques objets épars. L'atmosphère est feutrée, la relation semble bien installée entre Martine Deyre, une petite équipe de tournage, et Jean Oury. Nous sommes invités à partager une certaine intimité.

Quelques scènes ponctuent ce long entretien. On entrevoit la clinique de la Borde de manière fugace, presque retenue, avec une certaine distance. Et les ambiances sonores sont l'écho de la délicatesse du quotidien qui s'y trame ainsi que son étrangeté, avec quelques échos de dialogues incongrus qui nous remmènent à la finalité de ce lieu : l'accueil de personnes psychotiques, ou autrement dit, la prise en charge de personnes traversant des épisodes de folie.

Quelques images d'archive en début de film rappellent l'origine de ce pari de « soigner l'hôpital avant de soigner les malades », et d'ouvrir les murs, lutter concrètement contre l'enfermement et l'asile : l'hôpital de Saint-Alban, avec Tosquelles que Jean Oury cite à plusieurs reprises dans cet entretien. Ces archives témoignent aussi du départ en 1953 de Jean Oury de la clinique de Saumery qu'il a dirigé suite à l'expérience de Saint-Alban. En réaction aux conditions matérielles et au refus des propriétaires d'effectuer des travaux il s'en va, lui et les fous. Et dans une marche peu croyable aujourd'hui, il se dirige vers la Borde pour ouvrir ce qui est encore maintenant une clinique œuvrant à partir des principes de la psychothérapie institutionnelle.

Une des choses qui m'a beaucoup touché dans ce film c'est la présence de Jean Oury. Un vieux monsieur est face à nous, ce film ayant été tourné quelques temps avant sa mort. Et il déroule son propos avec une grande finesse, un calme non dénué de puissance. C'est une parole très assise qui nous est confiée ici, assise sur plus de soixante ans de pratique et de vie partagée avec les fous, assise aussi sur une culture impressionnante : il convoque la philosophie, la psychanalyse (en particulier Lacan), les arts et la littérature, et fait dialoguer le tout avec le savoir et la pratique psychiatrique.

La profondeur de cette pensée n'empêche pas une recherche, toujours en train de se faire. Car rien ne semble jamais arrêté chez Jean Oury. Il ne s'appuie pas sur la solidité d'un système. En mouvement, il continue à tramer la complexité de sa pratique et de sa pensée à partir d'une quête exigeante et de repères pratiques et théoriques constitués au fil de son expérience.

Si le propos s'origine dans cette expérience de La Borde et ce champ bien spécifique de la prise en charge de la souffrance psychique, ce qu'on entend ici excède de loin ce champ-là, et donne matière à penser les métiers du soin et de l'accompagnement, les pratiques de la relation, les pratiques collectives. Un propos qui vivifie ce qui en nous vibre d'humanité.

Jean Oury ne nous donne pas de matériel théorique arrêté, ni de recettes toutes faites, ou de protocoles à suivre. Au contraire, il cherche dans les nuances, il immisce du tremblement dans les certitudes et les pensées toutes faites, et continue, souvent avec gaieté, parfois avec colère, à chercher. Et c'est une parole dense et poétique, tissé d'images, qui se déploie devant nous. Une parole qui donne de l'air à la pensée, et du possible à l'expérience.

Au fil du propos de Jean Oury

« Il faut de la veillance ». Par ce terme, Oury dépasse les poncifs autour de la bienveillance qui aujourd'hui rime trop souvent avec complaisance, et une manière un peu mièvre et surfaite d'être à l'autre. Il nous encourage à travailler une forme de présence subtile qui consiste à « ne pas chosifier » l'autre. Mettre en forme cette présence, c'est répondre à la fonction d'accueil du soignant, accueil à comprendre ici au sens plein et large du terme.

« Ce qui compte c'est quelque chose qui ne se voit pas ». Et Oury tente alors de nous permettre de cerner ce qui dans les gestes quotidiens, les attitudes, les manières d'être à l'autre forge cette présence. Cette attention à tous ces détails l'emmène à dire qu'il s'agit de « mettre des virgules dans le passage ». L'important ne résiderait pas (seulement) dans le propos, mais dans la ponctuation du quotidien et de la relation, les interstices, le ténu : une manière de regarder, de sourire, de faire un clin d'œil. Non pas quelque chose de systématique, « ce qui serait obscène », mais plutôt une manière discrète et pudique de témoigner de la sincérité d'une présence singulière à l'autre.

Jean Oury insiste sur la place du quotidien. S'amusant, il va jusqu'à déclarer que la psychothérapie institutionnelle se résumerait à « s'occuper de comment on va démarrer la journée ». Et dans ce travail du quotidien, il s'agit d'aiguiser ses vigilances et résister constamment, jour après jour, à tout ce qui peut transformer la vie collective d'un établissement en camp de concentration, car « il faut très peu de choses pour que ça ne soit pas un camp ».

Et pour cela il invite à travailler « le précaire ». Par ce concept, il insiste sur la précieuse fragilité de la vie quotidienne, et sa nécessaire indétermination, pour que l'institution ne devienne pas totale en phagocytant les vies qui l'habitent. Et le film se clôt sur ce mot de précarité que Oury rehausse dans tout son potentiel d'ouverture, sans en cerner vraiment les contours. « C'est le mot fondamental, extraordinaire », comme pour libérer nos imaginaires sur ce que peut déployer cette notion rarement entendue dans la dynamique positive qu'elle augure ici.

Dans ce sens que veut dire organiser la vie quotidienne ? Où se loge la difficulté ? Il s'agirait de « organiser pour l'éternel quelque chose qui peut disparaître d'un moment à l'autre ». Et ainsi d'accepter l'indéterminé et le fugace, voire de le susciter. Et laisser de l'air, « permettre un apparent laisser aller, et en même temps une rigueur ».

Oury déplie ensuite un concept central de la psychothérapie institutionnelle qui est l'ambiance. Il s'agit là aussi de « travailler l'ambiance avec des virgules ». La vie est ainsi une question d'atmosphère, de texture, d'espaces, de manières de fluer, de rentrer en relation, de circuler. Et cette matière-là, comme une pâte, se travaille et se malaxe, sans relâche.

A travers tout ça, il pose en creux la question de ce que pourrait être un lieu de vie : un lieu vivant, et qui permettent aux vies de s'y déployer, quelque chose qui permette aussi de dépasser la « normopathie ». Tramer « au jour le jour, à la nuit la nuit » cette vie quotidienne, éternel recommencement et renouvellement quotidien.

Oury nous rappelle aussi un des préceptes de la psychothérapie institutionnelle qui serait de « soigner l'hôpital, la société, avant de soigner les malades ». La psychothérapie institutionnelle travaille à partir

de la double aliénation : l'aliénation sociale (qui est l'affaire de « cette société qui fabrique des hôpitaux, des écoles »), et l'aliénation mentale (qui est notamment affaire d'inconscient).

Il s'agit de mettre en place « un processus collectif pour éviter la mise en place de la ségrégation et du cloisonnement ». Là aussi il s'agit de résistance : traquer toute mise en place de bureaucratie, « il faut faire attention aux cases ». Ainsi il s'agit de sortir de la rigidité des statuts et des fonctions, et inquiéter ce système là en rendant les éléments poreux, en floutant les distinctions. Entre les différents statuts composant le personnel, mais aussi dans la distinction soignant / soigné.

Il s'agit de maintenir vivante une praxis instituante qui constamment bouge et déstabilise ce qui a pu être institué. Ainsi Oury se réfère à une des institutions internes, le club, créés dans le but notamment de bouger les systèmes de places : « un club c'est pour que ça pose des problèmes ». Faire vivre un établissement en psychothérapie institutionnelle c'est installer cette tension entre maintenir une continuité (du soin, de l'accueil, de certaines habitudes, etc.), tout en déstabilisant incessamment ce qui s'installe, ce qui se rigidifie : maintenir le mouvement d'institutionnalisation.

Oury revient aussi sur ce qui fait le sens de son travail qui est le travail du singulier. Comment résister aux effets d'uniformisation et d'homogénéisation que porte en germe tout collectif et toute institution ?

Infirmiers, médecins, malade, « pas un ne doit ressembler à l'autre ». Il peut sembler ici que Oury étale des poncifs, enfonce des portes ouvertes, quand il dit que pour lui « on ne peut pas remplacer un type par un autre ». Mais sa manière de le mettre au travail, et de nous donner aussi des clés conceptuelles, définit une posture pour cheminer radicalement avec cet horizon. Souvent dans les organisations collectives ces formules, quand elles existent, peuvent rester au stade de la bonne intention. Mais pour mettre au travail cette exigence de la singularisation, il ne suffit pas de l'énoncer, c'est un travail d'attention de tous les instants qu'il s'agit d'effectuer.

Oury est pour « la hiérarchie absolue », non pas celle bureaucratique qu'il faut combattre mais la « hiérarchie existentielle » qui pose ce principe premier de singularisation des êtres, où la place de tout un.e chacun.e ne doit jamais être pareillement travaillée. Il se décale ainsi explicitement des valeurs d'égalité et de justice, non pas pour les rejeter mais pour se situer à côté : « je suis pour l'hétérogène ».

C'est un travail du regard et des attitudes qui se dessine devant cet horizon du singulier. Et on sent poindre chez Oury une manière de voir, sans nier la souffrance, des mondes immenses dans des gestes constitutifs de la folie, souvent peu perçus habituellement. Comment considérer chez l'un cette tâche à la fois quotidienne et incroyable qui est celle de se lever le matin, l'effort à mobiliser pour effectuer cet éternel recommencement de se mettre debout chaque matin, quand des voix schizophrènes peuvent enjoindre le contraire ? Que racontent chez l'autre ses danses rituelles qui accompagnent chaque ouverture d'une porte et revêtent quelque chose d'essentiel chez lui ? Et cette manière de tourner sur soi, nécessaire car elle entraîne la rotation du monde ? Tout est potentiellement signifiant, rien ne semble ridicule. Tout est potentiellement signifiant, et en même temps rien n'est cloisonné dans des significations arrêtées et enfermantes posées à partir d'une position surplombante.

Cette attention au fragilité, au sens ténu qui persiste malgré la folie, à la consistance de certains événements, serait comme une manière de « ne pas écraser le peu qu'il y a ».

Il prend aussi le temps de parler de la relation, de ce que serait rencontrer l'autre, et des effets de transfert. « Quand on s'adresse à l'autre, c'est une passerelle », et parfois, ce qui est jeté entre l'autre et moi dans ces relations d'accompagnement est quelque chose de fragile, il s'agit parfois de « marcher sur un fil ». Et il remet cela dans une dynamique temporelle, avec la nécessité souvent que le lien s'installe et se tisse sur du temps long.

Cette manière de relationner c'est aussi le travail des façons de faire, travail du style pourrait-on dire, allant jusqu'à avancer, sûrement de manière un peu provoquante, que « ce n'est pas ce qu'on dit qui compte, c'est la façon de le dire, la manière ». Et il rajoute malicieusement que « il faut avoir de bonnes manières », détournant ainsi la morale populaire contenue dans ce précepte, pour aller nous encourager à porter une attention à la façon de faire, quelque chose qui pourrait s'apparenter à un travail de la délicatesse.

Oury prend aussi beaucoup de temps dans ce film pour qualifier la formation subjective schizophrène. Il prend notamment l'image du sujet non schizophrène comme étant constitué d'un « centre de gravité » ou « point moteur » unique qui permet de dire je, et de se rassembler en un point. Le sujet schizophrène (les sujets ?) serait un éclatement en une « multiplicité de points de gravité ». Et il étaye cette distinction à grand renfort de métaphores, de poésie signifiante, de matériel littéraire et d'anecdotes vécues.

Commentaire

Alors que Oury resitue la psychothérapie institutionnelle dans ce qui est son objet, en prenant le temps de cerner ce qui ferait la spécificité de la schizophrénie, à nous aussi d'y puiser tout au long de son propos du matériel propice à nourrir également d'autres champs de pratiques.

La plupart des éléments qui ont été dit plus haut constituent un repère pour moi dans mes pratiques collectives. Que ce soit dans la coordination d'un lieu de vie où le quotidien est central (Vaunières), dans le coportage d'une structure (la Turbine à Graines), dans l'animation d'un stage, dans l'accompagnement d'un collectif, dans d'autres formes d'engagement associatives et militantes, voire dans des expériences dites plus personnelles au travers de vécus d'autres formes collectives (familiales et amicales par exemple).

Résister : à l'uniformisation, à l'organisation bureaucratique, à l'enfermement dans de l'organisation trop ficelée, à la rigidité du système de places, à l'investissement des forces pour la perpétuation de la forme collective telle qu'elle est sans plus se poser la question des finalités, etc.

Créer du mouvement dans les formes, travailler l'ambiance, se saisir de ce qui advient, se frayer des chemins dans cet indéterminé du quotidien, questionner sans relâche ce qui s'institue souvent malgré soi (ou malgré les sois).

Mettre la focale, à la fois sur la forme institutionnelle/collective et ce dont elle est le relais (soigner l'institution), et aussi à l'endroit de chaque présence (qu'elles soient équivalentes, si tant aït que cette équivalence existe, ou qu'elle soit plutôt présence accompagnante ou présence accompagnée).

Et garder alors comme boussole ce travail du singulier à tous les niveaux. A partir de chaque personne, et auprès de chaque personne. Et également dans la constitution des formes collectives, chaque forme étant à élaborer dans la spécificité de ce à quoi elle répond, et à partir des mouvements de vie qui la traverse : agencement de désirs, mise en forme de finalités et de principes, « esth/éthique » collective pour reprendre la formule de Paul Audi¹, formes en devenir.

Je suis aussi convaincu que dans les pratiques d'accompagnement, c'est dans ce que Oury nomme comme étant « les virgules » que réside une grande part de l'essentiel. Or elles sont le ténu, le non nommé, voire l'indicible. Alors dans ma recherche, comment saisir cela sans pratique d'observation, uniquement avec des entretiens ? Et que nous donne à voir cette matière des entretiens faite de

¹ Créer, introduction à l'esth/éthique, Paul Audi, éditions Verdier, 2010.

discours, et que nous cachent-ils ? Et est-ce possibles de les saisir, ces virgules, y compris en se donnant le temps de l'observation, puisqu'une bonne part de ces virgules « ne se voient pas » (Oury) ?

Comment raconter ces formes de présence multiples de l'accompagnant.e (multiples parce qu'elles sont singulières) ? Et comment les dire sans en faire des recettes ou des protocoles à suivre, ou une manière unique de faire ? Ou sans tenter de créer des généralités, puisqu'il s'agirait plutôt de travailler à chaque fois singulièrement ces présences ?

Et s'il s'agit de travailler le précaire, comment débusquer ce qui est dit autour de cet incertain, ce provisoire, ce circonstancié, ce situé qui sous-tend toute pratique collective et d'accompagnement, en tout cas digne de ce nom, qu'elle soit pratique soignante, éducative, ou humaine, tout simplement.

Voilà ce que me murmure mon esth/éthique : une attention à ne pas tenter de figer dans une voie/x unique le bruissement des pratiques d'accompagnement, des cultures qui les sous-tendent, des lieux-ambiances dans lesquelles elles se déploient, des styles hétérogènes des praticien.ne.s.

Mais alors que chercher, si cette recherche semble se rendre impossible dans ce qui fonde son propos ? Peut-être encore d'autres balises, ou des repères, qui permettent de prendre d'autres chemins buissonniers ? Mais que reste-t'il à inventer, si ce n'est continuer à ouvrir d'autres expérimentations, faire d'autres tentatives pratiques, continuer à explorer ? A partir notamment de ce qui fait le terreau de mes inspirations aujourd'hui, en compagnie de ces poètes et praticiens que sont par exemple Jean Oury et Fernand Deligny.

Il y a quelque chose qui se dit ici autour de ces questions d'héritages. Une affaire de lignée(s) qui est aussi braconnage, réappropriation et détournement. Ou comment continuer à inventer après ses ancêtres à la fois si puissants, mais aussi sûrement encombrants.

Y aurait-il à chercher à cet endroit-là, celui des héritages ? Ces figures d'autorité tout aussi symboliques que réelles qui fondent nos langages et nos gestes, et nous autorisent. Ces maitres dont je dépends, un peu malgré moi, moi qui aimerait sûrement ne pas en avoir.

Ou peut-être s'agit-il de transfert ? C'est peut-être ce qu'aurait dit papi, euh... Oury.